

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » » 14 » six mois.
» » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Basque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.



Roubaix, 3 mai 1864.

Le Journal de Roubaix ne paraîtra pas jeudi, à cause de la fête de l'Ascension.

BULLETIN.

Le *Moniteur* annonce que le gouvernement de l'Empereur a reçu du gouvernement des Etats-Unis des explications satisfaisantes sur le sens et la portée de cette résolution, à laquelle, dans tous les cas, le pouvoir exécutif n'eût point accordé sa sanction.

On sait, d'ailleurs, que le Sénat avait déjà ajourné indéfiniment l'examen de cette résolution, à laquelle, dans tous les cas, le pouvoir exécutif n'eût point accordé sa sanction.

La Turquie a fait savoir au Gouvernement français qu'elle se disposait à envoyer à Tunis un ou deux bâtiments. L'Italie a suivi également l'exemple de la France et de l'Angleterre, dans le but d'assurer la protection de ses nationaux. Tous ces Gouvernements ont résolu d'agir de concert.

Une dépêche annonce que, le 27 avril au soir, la ville de Tunis était comme sous une sorte d'état de siège. Toutefois, la cité est tranquille, et les quelques insurgés se trouvant au-delà des murs n'affectaient aucune attitude menaçante.

Voici dans quels termes une dépêche de Londres annonce la prochaine séance de la conférence :

La conférence se réunira mardi. Dans la première séance, l'armistice fut proposé par la Suède et la Russie. Une proposition d'armistice provisoire pour un mois fut vivement discutée. Le Danemark consentait à la suspension des hostilités par terre et par mer; il voulait seulement maintenir la possession des mers qu'il occupe en ce moment.

On espère que la conférence trouvera un moyen d'arrêter l'effusion du sang.

La crise monétaire dont l'Angleterre semble être menacée fait craindre une nouvelle augmentation de l'escompte qui vient cependant d'être élevé à 8 0/0. Les réflexions faites à ce sujet par l'*Economist* méritent l'attention du commerce français. L'*Economist* est parfaitement renseigné; il indique parmi les causes qui sont de nature à hâter la crise monétaire le danger, qu'on a déjà signalé, à propos de l'extension des établissements de crédit en Angleterre.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur* :

« La conférence se réunira demain mardi.

« Le départ de l'escadre britannique pour la Baltique, qui avait été annoncé par une dépêche privée, n'est confirmé par aucun document officiel. Cette démonstration, du reste, au cas où elle viendrait à se produire, n'aurait qu'un but pacifique et ne serait destinée qu'à hâter auprès des belligérants la conclusion d'un armistice. »

Les nouvelles de Tunis reçues à Marseille vont jusqu'au 29. Voici d'après une correspondance que publie la *Gazette du Midi*, quelle était la situation de la régence :

« Les insurgés marchant au nombre de 45 à 20,000 contre Tunis, se sont emparés des villes de Kef-Baouja et Kirian et généralement de toutes les places sur leur passage. Ils ont établi à Kef le centre de leur gouvernement et envoyé des colonnes contre les villes de Massour et de Riserte. »

« En même temps, ils coupaient les fils du télégraphe de Tunis à Bône, ce qui a obligé le consul général de France à requérir la *Tamise* pour envoyer ses dépêches à Bône, d'où elles ont été d'abord télégraphiques pour Alger et de là reexpédiées en France. »

« Sauf quelques vols et assassinats isolés, commis par des maraudeurs autour de Tunis, les insurgés ont jusqu'ici parfaitement respecté les propriétés et la vie de tous, même des Européens. On n'a eu dans Tunis qu'un seul jour d'alarme sérieuse. Des malfaiteurs indigènes, d'accord avec de misérables Maltais et des camorristes italiens, se proposaient de

tenter une surprise nocturne et de mettre au pillage les demeures des fonctionnaires et des riches négociants; le complot devait éclater dans la nuit du 22 au 23, mais il fut découvert la veille.

« On fit des arrestations. Le consul de France rassembla ses nationaux, arma des algériens et autres protégés français, et, sous cette garde renforcée par la police du bey, l'honorable M. de Boyal offrit un asile à toutes les familles qui voulaient venir s'abriter dans l'hôtel consulaire. Plusieurs autres consuls suivirent cet exemple.

« Actuellement la ville est tranquille, les caravanes de commerce circulent librement sur les routes, et les Bédouins insurgés ne paraissent en vouloir qu'au bey, ou plutôt à son premier ministre et à son trésorier. Le bey a jusqu'ici refusé de le destituer. Il a concédé seulement le retrait de l'augmentation d'impôt et l'abolition de la constitution que les indigènes repoussent comme ayant été imposée par les étrangers, et n'ayant, suivant eux, rien organisé. Il est trop vrai que, depuis cette époque, les impôts seuls ont été en progrès et que la justice a été très mal administrée.

« Le bey essaie encore de résister en réunissant quelques troupes et formant des corps irréguliers, mais il y a eu déjà des exemples de défections militaires; et puis l'argent pour solder les troupes manquera, si l'ordre ne se rétablit bientôt. En attendant, on espère voir arriver les bâtiments étrangers requis par MM. les consuls. Leurs compagnies de débarquement serviront, au besoin, à défendre les Européens, si l'insurrection persiste et que le pouvoir du bey succombe. »

On lit dans le journal *The Press*, du 30 avril :

« L'explication fournie par le comte de Shaftesbury dans la lettre où il défend M. Gladstone prouve tout simplement que ceux qui ont été les premiers à provoquer la visite de Garibaldi n'ont pas tardé à vouloir se débarrasser de leur héros. Quand le public anglais connaît les antécédents du général, on regrettera peut-être l'indiscrétion qu'on a commise. Voici par exemple, un passage de la *Quarterly Review* (juin 1849) qui donne à réfléchir : « Garibaldi a débuté dans l'emploi de Guy Faux; car il avait formé le projet de faire sauter le théâtre de Gènes pendant que le roi et le cour assisteraient à une représentation. » Voilà l'homme en faveur duquel l'Angleterre se propose d'ouvrir une souscription. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Copenhague, 30 avril.

L'ennemi poursuit sa marche dans le Jutland. Il a occupé Randers, Hobro et Holstebro.

Aucun fait important n'est signalé du quartier général de l'armée danoise.

Copenhague, 30 avril.

Le ministre de la guerre publie un rapport, en date du 29 avril, d'où il résulte que Frédéricia avait été déjà évacuée, sur l'ordre du gouvernement, par les gros détachements danois et qu'il n'y restait plus qu'une faible garnison, quand le ministre de la guerre fut informé par le général Nielsen, commandant de cette place, que l'ennemi avait attaqué, le 23 au soir, les vedettes danoises. Le commandant Nielsen, apprenant que l'ennemi se proposait d'attaquer la place le lendemain, fit embarquer, pendant la nuit, le reste de la garnison avec le matériel de guerre le plus important, encloua les canons, emporta une partie des munitions et détruisit le reste.

Copenhague, 30 avril.

Le *Dagbladet* dit : Les débats de la conférence sur l'armistice montrent ce qu'on peut attendre de cette assemblée. Il vaut mieux pour le Danemark entamer des négociations avec l'ennemi; il aura de meilleures conditions à Berlin qu'à Londres.

Copenhague, 1^{er} mai.

Les Prussiens ne se bornent pas à des réquisitions en nature dans le Jutland. Ils viennent d'imposer à cette province une contribution de 72,000 liv. st. (1,800,000 francs) à payer dans 48 heures.

Rome, 1^{er} mai.

La congrégation de l'Index vient de condamner douze nouveaux ouvrages parmi lesquels se trouvent l'*Histoire élémentaire et critique de Jésus*, par Peyrat; *Du Pape*, par Chilotte; *Défense de la liturgie de Lyon*, *Catechisme de liturgie* et les *Œuvres spirituelles* d'Allan-Kardee.

Londres, 2 mai.

Le *Morning Post* dit : Quand la conférence se réunira mardi, la flotte anglaise se trouvera plus près du théâtre de la guerre. La flotte du canal est partie pour les Dunes, d'où elle ne sera plus qu'à 50 heures de distance de la Baltique. La conférence est illusoire. On ne s'attend pas pour demain à l'acceptation de l'armistice.

Si l'Allemagne veut détruire le Danemark, la flotte du canal devra immédiatement se rendre dans la Baltique.

Berlin, 2 mai.

On assure que, dans un conseil de ministres tenu à Copenhague, l'évacuation de l'île Aïsen aurait été également décidée.

Trieste, 2 mai.

Un changement de ministère a eu lieu à Athènes. Le nouveau ministère est ainsi composé :

MM. Bulbi, présidence du Conseil, finances; Angerino, intérieur; Papazaphropoulos, justice, cultes; Zimbrakaki, guerre; Canaris, marine; Callgas, affaires étrangères.

La question des élections pour les îles Ioniennes a été réglée d'une manière satisfaisante par l'assemblée. Le budget a été adopté.

LE CHINA-GRASS.

La publication du rapport de M. Cordeur, dit le *Novelliste de Rouen*, sur le china-grass a attiré, ainsi qu'il était facile de le prévoir, l'attention de nos manufacturiers sur cette nouvelle matière textile. De nombreux visiteurs se présentent chaque jour à la chambre de commerce, où sont exposés des échantillons de china-grass en laine, filé et tissé. De nouvelles expériences ont été faites et la collection des échantillons se trouve complétée par un tissu mélangé de laine, de coton et de china-grass. Le mélange a parfaitement réussi, il a été opéré dans l'établissement de M. Berthel. Ces mêmes tissus mélangés ont été livrés à l'impression chez MM. Keitinger et fils, et on a obtenu de fort belles étoffes qui peuvent être utilisées comme vêtements de femmes.

La chambre de commerce a reçu plusieurs lettres dans lesquelles on lui demande de la graine de china-grass; des propriétaires des Bouches-du-Rhône et de l'Aïse se proposent de se livrer à la culture de cette plante, qui viendrait ainsi non-seulement en aide à notre industrie, mais qui constituerait encore une nouvelle source de richesse pour l'agriculture du pays. Dans le but de satisfaire à ces demandes, la chambre de commerce s'est adressée au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, qui lui fera parvenir, dans un bref délai, des graines de china-grass.

On voit par ce qui précède que les efforts faits par notre chambre de commerce pour vulgariser l'usage du china-grass ne resteront pas stériles, et que l'attention se porte sur ce nouveau produit non-seule-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 4 MAI 1864.

N° 33.

BLEND A

CHAPITRE XXXII.

(Suite.)

— Bien entendu; je ne pouvais pas lui ouvrir la bouche de mes rapports avec le comte, dont il n'a pas le moindre soupçon. Mes paroles le mirent donc au comble du bonheur. Il me baisa les mains avec ravissement, m'assura qu'il était prêt à sacrifier le quart de sa fortune aux nobles joies que je lui avais enseignées, et me dit relativement à notre première rencontre, quelques mots qui confirmèrent les pressentiments.

— Mais, petite, je ne sais pourtant s'il est convenable de continuer ainsi.
— Pourquoi donc? c'est si innocent!
— Mais si le comte — dont nous n'avons plus entendu parler depuis plus de

deux mois — revenait à l'improviste, il pourrait être sérieusement jaloux. Tu te rappelles bien sa conduite au théâtre, et il interpréterait peut-être fort mal ta connaissance avec le baron, quelque irréprochable qu'elle soit.

— Mon Dieu, je n'ai jamais pensé à cela! s'écria Blenda en pâlisant. Dès demain donc, je dirai au baron, sans trahir mon secret, que nous ne pouvons agir plus longtemps en commun, comme nous avons fait jusqu'ici.

— Bien, enfant! tu le dois à ton futur mari comme à toi-même, car de méchantes langues pourraient nuire à ta réputation, si l'on te voyait le promener avec un jeune homme.

— C'est vrai! c'est vrai!

CHAPITRE XXXIII.

Rouge et embarrassée du rôle qu'elle avait à jouer ce jour-là, et qui exigeait qu'elle s'observât avec la plus sévère attention, Blenda se rendait le lendemain chez la vieille dame auprès de laquelle elle passait toujours la plus grande partie de la matinée. Elle était, en marchant, si absorbée dans ses pensées, qu'elle ne remarqua pas une jeune dame, dont elle fit la rencontre, que quand celle-ci s'écria avec surprise :

« O mon Dieu! est-ce ma petite ingénue que je rencontre en toilette si élégante? Eh bien, comment vous portez-vous maintenant, mesdames? »

— Tiens! Henriette! Dieu, quel agréable rencontre! Patrick, qui a eu la bonté de venir plusieurs fois, depuis Noël, prendre de nos nouvelles, ne t'a-t-il donc pas dit que nous nous portons très bien?

— Si fait; mais cela ne peut m'empê-

cher de le demander moi-même, puisque l'occasion se présente. J'ai oui dire que tu continues d'être lectrice d'une vieille dame qui est pour toi d'une bonté admirable?

— Oui, d'une bonté admirable, c'est bien le mot. Tu ne peux pas l'imaginer de combien de choses je suis redevable à mes visites chez elle! Il y a déjà trois mois que je reçois des leçons de chant et de piano de l'excellent professeur qu'elle m'a procuré.

— Elle est, ma foi, le modèle des nobles protectrices! Je suis curieuse d'avoir un peu plus de détails sur ton bonheur, et, surtout, d'entendre ta voix et ton jeu.

— Tu es bien bonne.

— Viens chez moi et restes-y toute la journée.

— Je te remercie cordialement de cette intervention; mais... mais je ne sais pas...

— Ne fais donc pas la folle! Tu ne vas pas t'imaginer sans doute de me garder rancune parce que je n'ai pas été chez vous? D'abord, comme tu le sais toi-même, il y avait un peu de froid entre nous, et puis — si une de mes faiblesses était une grande susceptibilité — j'avais le droit d'être mécontente de ce que, quand je vous ai invitées à dîner, vous n'êtes pas venues et vous ne m'avez pas même remerciée de mon invitation.

— Bonne Henriette; tu devines bien quels motifs nous ont retenues chez nous?

— Non, vraiment non.

— D'abord, je croyais que tu ne pouvais guère me souffrir; ensuite j'étais peinée de toutes les choses offensantes que tu m'aurais dites à cause du gentilhomme de la chambre, et enfin j'aurais été honteuse en présence de Johan.

Cette triple réponse fit rougir Henriette. En ce qui la concernait personnellement,

elle ne pouvait se dissimuler que Blenda avait raison; mais aujourd'hui les temps étaient changés, et avec eux la jeune dame aussi.

D'un côté, les parentes pauvres semblaient ne plus avoir besoin de secours, ce qui faisait considérablement monter leurs actions aux yeux de la parente riche; la mise soignée de Blenda n'annonçait plus la modeste couturière. Ensuite, non-seulement le gentilhomme de la chambre n'exerçait plus d'empire, mais, ce qui valait encore beaucoup mieux, il était totalement hors de scène; on sait qu'il n'avait été pour Henriette qu'une distraction fortuite, qu'un petit épisode à l'ombreuse villa de Henrikslund. Enfin Johan lui-même avait avoué, pendant le dangereux trajet de Stockholm à Barkarby, que son cœur était captif dans un lieu étranger, et malheureusement on ne voyait que trop bien que l'inconnue — Dieu sait où elle vivait — l'avait chargé de chaînes qu'une autre ne pouvait briser.

Le résultat final de tout cela fut qu'Henriette — n'ayant plus aucun motif d'être jalouse de Blenda et la trouvant en outre dans une position qui la délivrait de la crainte d'avoir des rapports avec des pauvres honteux — jugea que le meilleur moyen de satisfaire sa curiosité était d'inviter sa cousine à un tête-à-tête entre elles deux.

Le principal motif de cette curiosité — si grande qu'elle se proposait depuis longtemps de la satisfaire à tout prix — c'est que madame Emerence, à qui son doux secret pesait tant sur le cœur, avait fait à mademoiselle Débora, dont elle recevait parfois la visite, quelques petites allusions mystérieuses à un homme de naissance qui rendait ses hommages à Blenda dans

le plus profond incognito...

Mais revenons à la rencontre de nos dames.

« Sois parfaitement tranquille, répondit Henriette aux excuses de Blenda. Le petit usage qui s'éleva entre nous provenait uniquement de la partialité de ma belle-mère pour toi; j'aimais tant la vénérable vieille que je fus jalouse de tes progrès dans sa faveur. Mais tout cela est oublié aujourd'hui, tout comme les misères au sujet du gentilhomme de la chambre.

— Fort bien! pourtant... tu ne trouves pas mauvais... »

— Ah! ah! j'oubliais le dernier motif! Eh bien, en ce qui concerne Johan, tu peux être plus tranquille encore; il ne pense pas plus à toi maintenant qu'à qui que ce soit. Entre nous soit dit, je crois qu'il eût sacrifié une inclination sérieuse en accordant au désir de ta tante Régine-Sophie.

— Mon Dieu! aimait-il donc à ce point sa mère?

— Peut-être son choix lui suscitait-il quelques difficultés et ne sont-elles même encore aplanies. Quoi qu'il en soit, il est parti hier pour plusieurs semaines; tu n'as donc pas de raison de persister dans ton refus.

Impossible à Blenda de résister à tant de bonté de la part d'Henriette; et pour quoi d'ailleurs, maintenant qu'elle avait appris que le cœur de son cousin était donné depuis longtemps? Elle promit donc de se rendre chez elle, à l'issue de ses leçons et après en avoir informé sa mère.

Il faudra qu'aujourd'hui mes malades se tirent d'affaire sans moi, se dit la jeune sœur de charité quand Henriette fut disparue.